

« blesse par l'excès de la peur ; et ma sœur Macé,
 « tout le temps que durait l'alarme, demeurait
 « sans parole et dans un état à faire pitié. L'une
 « et l'autre allaient alors se mettre dans un coin
 « du jubé devant le très-saint Sacrement, pour
 « se préparer à la mort, ou se retiraient dans
 « leurs cellules. Dès que j'avais appris que les
 « Iroquois s'étaient retirés et qu'ils ne paraîs-
 « saient plus, j'allais le leur dire, ce qui les con-
 « solait et semblait leur redonner la vie. Ma sœur
 « de Brésoles était plus forte et plus courageuse ;
 « la frayeur, dont elle ne pouvait se défendre,
 « ne l'empêchait pas de servir ses malades, ni
 « de recevoir ceux qu'on apportait blessés ou
 « morts dans de telles occurrences (1). Quand les
 « ennemis étaient plus éloignés et nos gens plus
 « forts, c'était une grande satisfaction pour nous
 « de monter alors au clocher, et de voir tous les
 « hommes courir au secours de leurs frères,
 « et exposer si généreusement leur vie pour les
 « sauver. »

Le motif qui inspirait aux Montréalistes un
 dévouement si héroïque et un courage si intré-
 pide, malgré leur petit nombre, c'était l'assu-
 rance de mourir martyrs en sacrifiant ainsi leur
 propre vie pour procurer l'établissement de la
 religion dans ce pays. L'un d'eux, M. Lambert

(1) *Annales
des hospita-
lières de Vil-
le-Marie, par
la sœur Mo-
rin.*

III.
Empressement
des
Montréalistes
à se défendre
les uns
les autres.